Document generated on 04/18/2025 9:07 p.m.

Ciné-Bulles

Ciné-Bulles
LE CINÉMA D'AUTEUR AVANT TOUT

Pour l'amour du genre
Les Affamés de Robin Aubert

Frédéric Bouchard

Volume 36, Number 1, Winter 2018

URI: https://id.erudit.org/iderudit/87052ac

See table of contents

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)
1923-3221 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Bouchard, F. (2018). Review of [Pour l'amour du genre / *Les Affamés* de Robin Aubert]. *Ciné-Bulles*, *36*(1), 44–44.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2018

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Les Affamés

de Robin Aubert

Pour l'amour du genre

FRÉDÉRIC BOUCHARD

Une clairière à la campagne. Des silhouettes font lentement leur apparition à travers la brume. Des zombies. Mais pas n'importe lesquels. Ceux imaginés par Robin Aubert, 10 ans après **Saint-Martyr-des-Damnés**, sa première incursion dans le cinéma de genre. Cette fois, il emprunte à la plus pure tradition du film d'horreur en s'attardant à une poignée de survivants aux prises avec une horde de morts-vivants, tout en offrant un film très personnel. Outre Ham-Nord, son patelin natal, qui sert de décor au récit, le réalisateur propose un long métrage qui non seulement détourne les codes du film de zombies, mais rend un vibrant hommage à la solidarité humaine.

Dès l'entrée en matière, complètement déroutante, Aubert plonge le spectateur au cœur d'un conflit aux allures postapocalyptiques. De Bonin (Marc-André Grondin) et Vézina (Didier Lucien) à Pauline (Micheline Lanctôt) et Thérèse (Marie-Ginette Guay), en passant par Céline (Brigitte Poupart), le film introduit plusieurs personnages, des êtres qui guettent et combattent cette menace depuis un moment déjà. Qu'est-ce qui a mené à cette situation? Aucune réponse ne sera donnée, l'intérêt du cinéaste se trouvant ailleurs, précisément dans cette communauté de rescapés qui permet à Aubert de renouer avec son thème de prédilection : la famille. Ici, il la déconstruit, tant d'un point de vue narratif et symbolique que visuel, pour mieux la recomposer, puis la faire exploser. Car contexte de film d'épouvante oblige, la grande faucheuse frappera. Mais à ce stade, les personnages représentent plus que de la chair fraîche, ils sont unis par une forme de fraternité qui les rend sincèrement touchants en leurs ultimes instants.

Le cinéaste connaît bien son public. Il sait faire rire grâce à un humour décapant et absurde, comme avec Demers (Martin Giroux), ce soldat qui rentre au bercail en faisant des apparitions surprises devant Bonin et sa bande. Il s'amuse aussi comme un adolescent à montrer une tête qui explose ou une morsure au cou. Mais étrangement, Aubert se révèle beaucoup plus pudique lorsque la cellule familiale qu'il a réunie commence à se désintégrer. La mort y est alors suggérée, l'horreur, évoquée et la terreur prend soudainement des airs poétiques. Les moyens que privilégie le réalisateur pour effrayer sont déployés tout autant dans le montage sonore que dans les images. Les craquements de la forêt, les hurlements des créatures, les longs et inquiétants silences contribuent à mettre en place une tension soutenue jusqu'à la ligne d'arrivée.

Après L'**Origine d'un cri** et **Tuktuq**, Robin Aubert accouche d'un film très féminin. À Pauline et Thérèse, deux grands-mères prêtes à tout pour défendre leur clan, et Céline, une mère endeuillée transformée en véritable guerrière, s'ajoutent Tania (Monia Chokri) et Zoé (Charlotte St-Aubin), respectivement une jeune femme naïve et une fillette abandonnée, qui développent rapidement un lien affectif très puissant. Toutes ces femmes se révèlent d'authentiques héroïnes transcendant complètement les règles du genre qui les mettent (trop) souvent en scène comme de simples proies.

Et les zombies pensés par le réalisateur ne correspondent plus à aucun code. Ils courent, grognent, hurlent, s'esclaffent de rire et possèdent un regard, moins absent que la norme, dépouillé de tout artifice. De plus, ils érigent des espèces de monuments à partir de meubles et de téléviseurs dans un environnement rural, ouvrant une possible lecture antimatérialiste à la **Dawn of the Dead**. Or, la pluralité des indices et l'humanité certaine de ces monstres empêchent de leur accoler une interprétation définitive. À l'image de cette conclusion à mi-chemin entre optimisme et cynisme, Robin Aubert refuse de céder à toute forme de facilité. Oui, **Les Affamés** réussit haut la main à inquiéter, à faire sursauter et à angoisser. Mais il parvient surtout à inviter le spectateur dans une démarche, certes, totalement ludique, mais aussi purement auteuriste.

Québec / 2017 / 103 min

Réal. et scén. Robin Aubert **Image** Steeve Desrosiers **Son** Olivier Calvert **Mont.** Robin Aubert et Francis Cloutier **Prod.** Stéphanie Morissette **Int.** Marc-André Grondin, Monia Chokri, Micheline Lanctôt, Marie-Ginette Guay, Brigitte Poupart **Dist.** Les Films Séville